

CHAPITRE 22

GOETHE, LE DERNIER GÉNIE UNIVERSEL ?

LE JEUNE GOETHE ET LES ÉCRIVAINS DU *STURM UND DRANG*



Portrait de Goethe à l'âge de 30 ans
par G. Oswald May

Né à Francfort, en 1749, Johann Wolfgang Goethe est considéré comme le plus grand écrivain allemand. Une des figures les plus accomplies de l'humanité, il a écrit l'un des plus grands best-sellers littéraires de tous les temps, en plus d'être homme de sciences et ministre à la cour de Weimar. Sous l'influence de Goethe, la petite ville allemande de Weimar où il mourra en 1832, devint un lieu important de la culture européenne et le centre du classicisme allemand.

Le classicisme allemand se forme dans la mouvance des idées de l'*Aufklärung* (des Lumières allemandes) mais reçoit aussi d'importantes impulsions du mouvement qui l'a immédiatement précédé, le mouvement révolutionnaire connu sous le nom de « Sturm und Drang » (*Tempête et Élan*). Le jeune Goethe faisait partie de ce groupe d'écrivains rebelles, qui se rassembla plutôt par hasard, en 1770, à Strasbourg.

Le *Sturm und Drang* se distingue comme un mouvement de révolte. Goethe et ses jeunes compagnons, écrivains bourgeois, se soulèvent contre toutes les normes traditionnelles de la société et de la littérature.

On pourrait qualifier l'atmosphère de cette courte période de l'histoire littéraire allemande en termes de « volonté de soulèvement ». Il faut cependant tout de suite préciser que cette forme de soulèvement se limitait à la sphère culturelle malgré d'occasionnelles critiques d'ordre politique.

Aussi le *Sturm und Drang* n'est-il pas un phénomène européen mais quelque chose de spécifiquement allemand. On peut néanmoins considérer ce mouvement comme une intensification exaltée du « sentimental writing » anglais répandu alors dans toute l'Europe. Les poètes du *Sturm und Drang* se nommaient eux-mêmes « génies » ou encore « génies originaux ».



Goethe à l'époque du Sturm und Drang

Aujourd'hui, nous entendons par « génie » une personne aux dons intellectuels exceptionnels. Les poètes du *Sturm und Drang* y voyaient davantage la manifestation d'une force divine habitant l'homme.

Ces nouveaux « génies » rejettent toutes les règles et les autorités de la littérature. Ils défient jusque dans leurs apparences et dans leurs conduites les conventions de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Ils portent ouverts leurs cols de chemise, se baignent nus, jurent et

allument leurs pipes avec les écrits des auteurs qu'ils méprisent. Ils boivent du gros vin rouge, qu'ils appellent « sang de tyran », et ils s'enthousiasment pour les manières du petit peuple.

Le jeune Goethe commence à collectionner à Strasbourg des ballades populaires alsaciennes : on y reconnaît une certaine parenté avec le romantisme allemand qui suivra plus tard.

Être original et génial signifie pour ces jeunes gens renoncer à l'éducation et aux usages établis, et tout créer à partir de soi-même et de son enthousiasme. Car, d'après eux, le génie est la pure incarnation de l'homme complètement épanoui. Il se veut dégagé des règles de l'art établi, et libre de tout attachement social et métaphysique. On aperçoit de tels génies idéaux chez Homère et Shakespeare.

Derrière le comportement impétueux de cette jeune génération d'écrivains se cache un désir de s'évader du monde de l'érudition et de la culture pour plonger dans la vie immédiate. On ne peut sous-estimer ici l'influence de Jean-Jacques Rousseau. Son injonction d'un « Retour à la nature ! » fut justement reçu en Allemagne avec beaucoup d'enthousiasme.

Les écrivains du *Sturm und Drang* ont proclamé eux aussi la primauté de la nature sur la culture ; quant à l'intuition, elle est pour eux plus importante que la raison. Le cœur est un mot clé dans leurs œuvres. Ils opposent au rationalisme de l'*Aufklärung* le débordement des sentiments et une subjectivité radicale.

Le mouvement *Sturm und Drang* qui s'étend au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, est donc l'expression d'un tout nouveau rapport à la vie. Mais cette critique du rationalisme ne veut pas invalider pour autant tous les acquis de l'*Aufklärung*. Le *Sturm und Drang* est certes en contradiction avec l'*Aufklärung* mais lui appartient tout de même. Du moins en tant que correctif : les écrivains du *Sturm und Drang* aspirent à l'activité et à l'émancipation de l'individu.

L'*Aufklärung* et sa proclamation des droits naturels et des droits de l'Homme a préparé le terrain à ces idées. Pour ces jeunes écrivains, il est surtout question d'un épanouissement de soi sans limite. Aussi s'attaquent-ils à la torpeur, aux conventions et aux dogmes sociaux et intellectuels.

Le poème *Prométhée* de Goethe est un exemple significatif de cette nouvelle vision des choses.

Prométhée est déjà un rebelle dans le mythe antique. Il dérobe le feu de l'Olympe contre la volonté de Zeus, le père des dieux, et en fait don aux hommes.



L'aigle dévore le foie de Prométhée

Prométhée est notamment l'ami des hommes. On lit même dans l'une des versions du mythe, qu'il a lui-même formé les hommes à partir d'argile. Zeus le punit en l'enchaînant à un rocher. La figure de Prométhée était également populaire chez les penseurs de l'*Aufklärung*. Le feu était pour eux le symbole de la connaissance et le début de la culture. En revanche, Prométhée apparaît chez Goethe comme le grand rebelle qui crée son propre monde au mépris de toute autorité.

On peut d'ailleurs percevoir dans ses invectives à l'endroit de Zeus une critique du dieu chrétien :

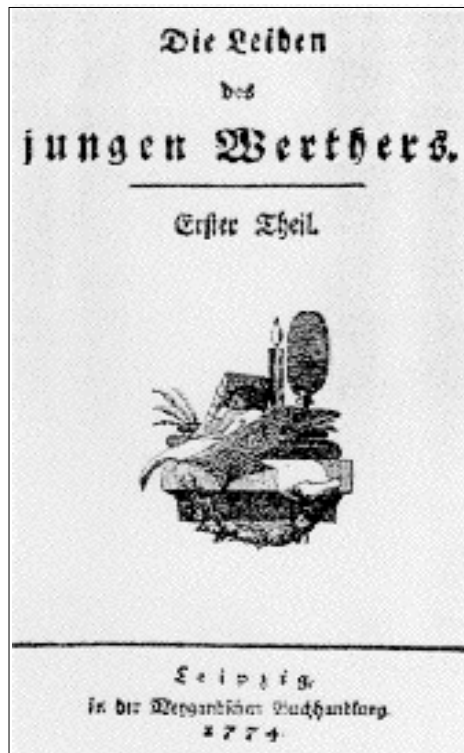
Voile ton ciel, Zeus,
De brume et de nuages,
Et, pareil à l'enfant
Qui joue à décapiter des chardons,
Éprouve ta force sur les chênes et les sommets des monts ;
Mais ma terre,
Laisse-la moi,
Et ma cabane que tu n'as point bâtie,
Et mon foyer

Avec sa flamme
Que tu m'envies.
Je ne sais rien sous le soleil
De plus misérable que vous, dieux !
Vous vivez pauvrement
Des offrandes de vos autels
Et de l'haleine des prières
Pour nourrir votre majesté,
Et vous mourriez de faim
Si les enfants, les mendiants
N'étaient des fous gonflés d'espoir.
Quand j'étais un enfant
Et ne savais quel parti prendre,
Dans mon désarroi, je levais les yeux
Vers le soleil, comme s'il y avait là-haut
Une oreille pour entendre ma plainte,
Un cœur semblable au mien
Pour compatir à mon tourment.
Qui vint à mon secours
Contre l'insolence des Titans ?
Qui me sauva de la mort
Et de la servitude ?
N'as-tu pas tout accompli toi-même,
Cœur ardent, cœur intraitable ?
Et tu brûlais, dans ta jeunesse et ta bonté
Et ton aberration, de gratitude
Pour le Dormeur de là-haut.
Moi, t'honorer ? À quel titre ?
As-tu jamais adouci les souffrances
De qui ploie sous le fardeau ?
As-tu jamais tari les larmes
De l'angoisse ?
Qui a forgé cet homme que je suis,
Sinon le Temps tout-puissant,
Et le Destin éternel,
Mes maîtres et les tiens ?
Pensais-tu par hasard
Que j'allais haïr l'existence,
Me retirer dans les déserts
Parce que toutes les fleurs de mes rêves
Ne venaient pas à fruit ?
C'est ici que je demeure, formant des hommes
À mon image,
Une race à ma ressemblance

Pour souffrir, pour pleurer,
Pour goûter les plaisirs et les joies,
Et t'avoir en mépris,
Comme moi.

Goethe a écrit son *Prométhée* en automne 1774. À peu près au même moment est publié à Leipzig son roman épistolaire, *Les souffrances du jeune Werther*, qui le rend célèbre.

C'est l'histoire du jeune homme exalté et poète, Werther, qui s'éprend passionnément d'une jeune femme nommée Lotte.



Lotte semble avoir aussi des sentiments de tendresse à l'égard de Werther. Elle est cependant fiancée à Albert, un homme honnête mais peut-être quelque peu froidement rationnel, et qu'elle finit par épouser. Werther comprend que son amour est impossible et se brûle la cervelle.

Werther devint un sensationnel succès international. L'Europe, et peu après le monde entier, s'identifia aux personnages et aux événements du roman. Le « costume Werther », habit bleu, veste jaune et bottes hautes, devient à la mode. Les représentants de l'Église exigent qu'on interdise la circulation du livre car il ferait selon eux l'apologie du suicide. L'interdit n'a cependant d'autre effet qu'une hausse des ventes.

Werther est aussi le premier produit littéraire de l'ère moderne à avoir été réellement commercialisé. On vendait des tasses de porcelaine et des médaillons d'émail exhibant des portraits de Lotte et de Werther, et même un parfum : *Eau de Werther*.

L'époque était apparemment disposée à une percée de l'émotion, de la personnalité et de l'individualisme. Goethe a précisément touché la sensibilité de l'époque. L'amour absolu et la contestation sociale correspondaient exactement aux besoins des lecteurs. Le suicide de Werther était perçu comme un geste conscient de manifestation de soi et comme une contestation du monde bourgeois éclairé avec toutes ses contraintes et ses imperfections. Napoléon, dit-on, portait le livre constamment sur soi et en connaissait des passages entiers par cœur. L'immense succès du roman s'explique aussi par le choix d'un genre épistolaire raffiné pour raconter les événements. Nous n'entendons que la voix passionnée de Werther et jamais celle de son correspondant Wilhelm. Ainsi, nous vivons les événements de manière immédiate et nous les suivons avec un intérêt brûlant :

13 mai

Tu me demandes si tu dois m'envoyer mes livres ? Au nom du ciel, mon ami, ne les laisse pas approcher de moi ! Je ne veux plus être guidé, excité, enflammé ; ce cœur fermente assez de lui-même : j'ai bien plutôt besoin d'un chant qui me berce, et de ceux-là j'en ai trouvé en abondance dans mon Homère. Combien de fois n'ai-je pas à endormir mon sang qui bouillonne ! Car tu n'as rien vu de si inégal, de si inquiet que mon cœur. Ai-je besoin de te le dire, à toi qui as souffert si souvent de me voir passer de la tristesse à une joie extravagante, de la douce mélancolie à une passion furieuse ? Aussi je traite mon cœur comme un petit enfant malade. Je lui cède en tout. Ne le dis à personne : il y a des gens qui m'en feraient un crime.

16 juin

Pourquoi je ne t'écris pas ? Tu peux me demander cela, toi qui es si savant. Tu devrais deviner que je me trouve bien, et même... Bref, j'ai

fait une connaissance qui touche de plus près à mon cœur. J'ai... je n'en sais rien.

Te raconter par ordre comment il s'est fait que je suis venu à connaître une des plus aimables créatures, cela serait difficile. Je suis content et heureux, par conséquent mauvais historien.

Un ange ! Fi ! Chacun en dit autant de la sienne, n'est-ce pas ? Et pourtant je ne suis pas en état de t'expliquer combien elle est parfaite, pourquoi elle est parfaite. Il suffit, elle a asservi tout mon être.



Pastel de la belle Charlotte (Lotte) Buff dont Goethe s'éprit à Wetzlar en 1772 avant de savoir qu'elle était fiancée à son ami Johann Georg Christian Kestner

16 juillet

Oh ! Quel feu court dans toutes mes veines lorsque par hasard mon doigt touche le sien, lorsque nos pieds se rencontrent sous la table !

Je me retire comme du feu ; mais une force secrète m'attire de nouveau il me prend un vertige le trouble est dans tous mes sens. Ah ! Son

innocence, la pureté de son âme, ne lui permettent pas de concevoir combien les plus légères familiarités me mettent à la torture. Lorsqu'en parlant elle pose sa main sur la mienne, que dans la conversation elle se rapproche de moi, que son souffle céleste peut atteindre mes lèvres, alors je crois que je vais m'anéantir, comme si j'étais frappé de la foudre. Et, Wilhelm, si j'osais jamais, cette pureté du ciel, cette confiance. Tu me comprends. Non, mon cœur n'est pas si corrompu ! Mais faible ! bien faible ! et n'est-ce pas là de la corruption ?

Elle est sacrée pour moi ; tout désir se tait en sa présence. Je ne sais ce que je suis quand je suis auprès d'elle : c'est comme si mon âme se versait et coulait dans tous mes nerfs. Elle a un air qu'elle joue sur le clavecin avec une puissance angélique, si simplement et avec tant d'âme ! C'est son air favori, et il me remet de toute peine, de tout trouble, de toute idée sombre, dès qu'elle en joue seulement la première note.

Aucun prodige de la puissance magique que les Anciens attribuaient à la musique ne me paraît maintenant invraisemblable : ce simple chant a sur moi tant de puissance ! Et comme elle sait me le faire entendre à propos, dans des moments où je serais homme à me tirer une balle dans la tête !

Les souffrances du jeune Werther

Même si *Les souffrances du jeune Werther* ont été traduites dans les langues du monde entier, et que le roman trouva même en Chine des lecteurs enthousiastes faisant du jeune Goethe du jour au lendemain une célébrité, celui-ci ne tarda pas à se distancier de son roman.

Goethe avait introduit beaucoup d'éléments autobiographiques dans le roman. Cette violence, cette confusion des sentiments, cette sentimentalité mélancolique de Werther, Goethe les reconnaissait trop bien en lui-même. Alors qu'il était déjà à Weimar, il dit qu'au moment où il écrivait *Werther*, il s'était lui-même trouvé dans un « état pathologique ».

La création littéraire l'a souvent aidé à prendre le dessus sur des crises personnelles. Il est toujours demeuré ambivalent à l'égard de son roman de jeunesse. Dans les *Conversations avec Eckermann* que ce dernier mit par écrit, Goethe déclare que tout un chacun traverse une époque dans sa vie où il lui semble que *Werther* a été écrit spécialement à son intention. Mais Goethe craignait cette fureur des émotions. Triompher de cette fureur fait partie de sa philosophie et annonce déjà le Goethe classique.

Werther est en fait l'incarnation extrême du culte de l'émotion propre au XVIII^e siècle. Ce qu'il y a de génial, c'est que la critique de ce culte de l'émotion est déjà inscrite dans le roman.

Ce jeune Werther sensible et exalté a beau être sympathique, il n'en demeure pas moins qu'il apparaît inerte, voire passif. Plusieurs critiques disent qu'il incarne ainsi précisément la situation de la jeunesse d'avant la déclaration d'indépendance américaine et la Révolution française. *Werther* est de plus un exemple qui nous rappelle que l'individu qui rejette toutes les règles et qui veut vivre de façon absolument indépendante, entre inéluctablement en conflit avec la société.

GOETHE À WEIMAR



Au mois de novembre 1775, le duc Carl August appelle Goethe à sa résidence de Weimar.

L'invitation s'adresse bien plus au jeune juriste qu'à l'auteur de réputation internationale de *Werther*. Goethe, âgé de 26 ans, doit assister le duc Carl August, à peine âgé de 18 ans, dans ses tâches de souverain.

C'est contre la volonté de son père républicain que Goethe se rend à la cour de Weimar. Il est nommé ministre et reçoit en 1782 son titre de noblesse. Consécutivement, et parfois même simultanément, Goethe administre les finances du duché, la construction des routes, l'exploitation des mines et l'armée. On a peine à s'imaginer comment Goethe, malgré toutes ces tâches administratives, pouvait encore trouver du temps pour son œuvre.

Au cours des dix premières années de son séjour à Weimar, Goethe n'a guère écrit. Mais nous ne pouvons considérer Goethe uniquement comme écrivain.

Au départ, il voulait être dessinateur. On a retrouvé dans sa succession 30 000 graphiques, dessins et impressions, qui, jusqu'à ce jour, n'ont guère fait l'objet d'études.

De plus, il était juriste professionnel et prenait très au sérieux ses devoirs envers l'État. Il est vrai que Goethe se plaignait parfois du fardeau de son travail et que les règles sévères de la cour n'étaient pas toujours à son goût.

Goethe se cherche de nouvelles occupations à Weimar.

Il veut mener une vie active, peut-être aussi prendre part aux affaires internationales.

La décision de se rendre à la résidence du duc de Weimar était un moyen de prendre ses distances à l'égard du *Sturm und Drang* et d'un style de vie qui menaçait de réduire à néant la possibilité de faire carrière.

Le devoir quotidien, trouver la juste mesure, voilà ce que Goethe cherche à Weimar. Ses expériences dans la politique appliquée et sa relation hors du commun avec Charlotte von Stein, une dame d'honneur et d'esprit, d'un rang supérieur, et auprès de qui l'impétueux poète doit apprendre à apprivoiser sa fougue, sont autant d'éléments qui constituent son programme d'éducation.



*Le duc Karl August de Sachsen-Weimar qui invita Goethe à Weimar en 1775
Portrait par Johann Heinrich Lips*



La maison de Goethe à Weimar, devenue aujourd'hui le musée Goethe

Le *Sturm und Drang* apparaît rétrospectivement à Goethe comme un mode de vie démesuré, sans aucun sens en regard des limites réelles de l'homme. Son *Werther* était déjà un premier règlement de comptes avec cette recherche de l'infini qui nie toutes les conventions humaines.

Un troisième facteur essentiel qui contribue à ce changement chez Goethe sont les études scientifiques qu'il commence à Weimar. L'étude sérieuse de la nature et sa collection d'échantillons viennent remplacer son adoration exaltée de la nature à la Rousseau. On peut dire que Goethe fait véritablement l'apprentissage de l'objectivité. Il se met à disséquer des noix de cocotier, à faire l'analyse de mollusques et à cultiver des plantes dans son jardin. Il se livre à des expériences magnétiques et électriques, assiste à des cours d'anatomie et en donne lui-même.



Goethe à Weimar

Sa passion de collectionneur et de chercheur lui fait mettre à contribution son entourage. Madame von Stein doit faire cueillir pour lui de la mousse tandis que l'inspecteur des mines d'Ilmenau doit continuellement lui fournir des minéraux...

Goethe fait des observations astronomiques avec son télescope, et persuade ses amis de l'accompagner dans ses observations nocturnes. Voltaire s'était livré aussi un certain moment à l'étude des sciences

naturelles, mais ce ne fut pour lui qu'un épisode, une courte passion provoquée par son amie, la grande mathématicienne Madame du Châtelet. Chez Goethe, l'étude de la nature est intimement liée à sa production littéraire et constitue un élément essentiel de sa vie.

Lui-même en fait état dans les *Conversations avec Eckermann* :

Toutefois, sans mes recherches dans les sciences naturelles, je n'aurais jamais appris à connaître les hommes tels qu'ils sont. Il n'est pas un autre domaine où l'on puisse aborder d'aussi près la contemplation et la pensée pures, les erreurs des sens et celles de la raison, les faiblesses et la force du caractère. Tout est plus ou moins flexible et vacillant, tout se laisse plus ou moins ployer dans un sens ou dans l'autre ; mais la nature ne plaisante pas : elle est toujours vraie, toujours stricte et rigoureuse. Elle a toujours raison, et les fautes et les erreurs ne sont que le fait de l'homme. Elle dédaigne ce qui est déficient, et elle ne révèle ses secrets qu'à ceux qui sont aptes à les recueillir, aux sincères et aux purs.

Les études scientifiques occupent quatorze volumes des *Œuvres complètes* de Goethe. Ceci en soi nous donne déjà une bonne idée de l'importance dont jouissaient ces recherches dans sa vie. Goethe s'est consacré avant tout à la minéralogie, la géologie, la botanique ainsi qu'à la météorologie.

En 1784, Goethe fait une découverte anatomique : l'os intermaxillaire. C'est un petit os de la mâchoire supérieure qui, lors du développement de l'embryon, s'imbrique étroitement au reste de la mâchoire. Il n'est plus discernable dans le crâne adulte alors qu'on peut encore le distinguer chez les animaux, les singes inclus. L'anatomie du XVIII^e siècle considérait alors l'absence de cet os comme une caractéristique spécifique de l'homme, en fait comme la caractéristique anatomique par excellence distinguant l'homme de la bête. Goethe est le premier à fournir la preuve de l'existence de cet os chez l'homme.

Son étude sur l'os intermaxillaire est d'abord contestée par l'anatomie officielle mais ses résultats sont admis dès le début du XIX^e siècle, et la découverte de Goethe fait son entrée dans les manuels d'anatomie.

Goethe peut être ainsi considéré comme le précurseur de la morphologie comparée et de la théorie de l'évolution. Sa découverte a inauguré en quelque sorte l'ère de la biologie moderne. Et pourtant les

études scientifiques de Goethe ont longtemps été tournées en ridicule. Cela tient surtout à son *Traité des couleurs* où il discute infructueusement les conclusions pourtant bien avérées de Newton ; même ses amis les plus proches restaient incrédules.

Les critiques que Goethe adresse à Newton visent surtout les fondements mathématiques et physiques des analyses newtoniennes : Goethe dénonce la prétention scientifique à réduire la nature entière à des chiffres et des formules. Goethe oppose à la pensée mathématique et physique une pensée objective. Il s'attaque à l'évolution de la science moderne qui poursuit l'édification de modèles abstraits de la nature se dérobant à l'observation concrète. Goethe est un homme visuel. Aussi n'est-il pas surprenant que son *Traité des couleurs* ait trouvé écho dans le domaine des arts plastiques plutôt que dans l'optique car Goethe y parle aussi de l'eff des couleurs. Goethe répugne à ce que l'on puisse exprimer une couleur par un nombre, notamment par sa longueur d'onde.

Au fond, Goethe veut unir poésie et science. C'est pour cela que le XIX^e siècle positiviste, où les soi-disant sciences exactes étaient devenues une religion, était peu enclin à faire confiance au chercheur intuitif qu'était Goethe. Aujourd'hui, les sciences naturelles n'ont presque plus rien à voir avec le monde qui s'offre immédiatement à nous ; elles étudient un monde qui a d'abord été créé par une technologie raffinée. Notre attitude à son égard est devenue plus critique, et c'est pourquoi l'approche concrète de Goethe connaît aujourd'hui un regain d'actualité.

Un autre point important à relever est la mise en garde de Goethe contre la spécialisation à outrance. La grande exactitude des diverses sciences ne se gagne qu'au détriment de la vue d'ensemble. Le morcellement de l'esprit, le spécialiste qui ne perçoit plus rien du monde au-delà de son champ d'expertise, voilà ce qu'entendait Goethe par manque d'objectivité.

Il s'en explique à Eckermann :

Dès que, dans le domaine de la science, on adhère à une sorte de confession limitée, c'en est aussitôt fait de toute intuition libre et sincère. Le vulcaniste convaincu verra toujours à travers les lunettes du vulcaniste, de même le neptuniste et celui qui reconnaît les nouvelles théories des soulèvements terrestres verront à travers les leurs. Pour tous ces théoriciens renfermés dans un système exclusif, la vision des choses a perdu son innocence, et les objets n'apparaissent plus dans leur pureté naturelle. Et lorsque ces savants cherchent à nous rendre

compte de leur manière de voir, quel que soit l'amour que chacun d'eux en particulier professe pour la vérité, nous n'atteignons jamais cependant à la vérité des objets, nous les percevons toujours colorés d'une forte dose de subjectivité.

Goethe demeure un véritable encyclopédiste. Plusieurs voient en lui le dernier génie universel, ce qui est peut-être un peu exagéré, car on ne peut certainement pas le comparer aux grands hommes de la Renaissance. Mais la multidisciplinarité de Goethe a fait en sorte qu'il est devenu un modèle pour le bourgeois cultivé voulant faire lui-même sa propre éducation et se perfectionner.

Goethe est devenu la personnification de l'homme entièrement accompli, un mythe vivant. La remarque de Napoléon à l'endroit de Goethe : « Vous êtes un homme ! » a tout autant contribué à son aura que le fait que Goethe n'était pas un érudit aride mais un homme plein de vie qui savait en goûter les plaisirs. Goethe a lui-même contribué à son ascension au rang de légende car il a consciemment planifié, organisé et même parfois mis dans ce sens sa vie en scène. C'est pourquoi on entend souvent dire que la vie de Goethe est son plus grand chef-d'œuvre.

LE VOYAGE EN ITALIE

Après dix ans au service de la cour de Weimar, Goethe la quitte brusquement le 3 septembre 1786, à trois heures du matin, pour disparaître deux ans en Italie. Même sa plus intime confidente, Madame Charlotte von Stein, ne savait rien de ses projets de voyage. Goethe s'était ouvert de ses intentions à son Maître, le duc Carl August, mais seulement par de vagues allusions.

La fugue en Italie, puisque c'est bien d'une fugue qu'il s'agit, indique certainement que Goethe trouvait l'atmosphère à Weimar trop oppressante.

Goethe traverse une crise personnelle à l'époque. Les tâches quotidiennes dont il se félicitait commencent à l'accabler et ne lui laissent plus le temps d'écrire. Il était également déçu de ne pas avoir pu réaliser ses projets politiques. Ses plans de réforme agraire, par exemple, furent un échec complet. Le duché de Weimar connaissait les mêmes difficultés que les États aujourd'hui : le duché était endetté. Et tandis que, d'un côté, on épargnait, de l'autre, on gaspillait à profusion. Bref, Goethe se rend compte que la politique pouvait être une chose pénible. Finalement, sa relation difficile avec Madame von Stein, qui était mariée, faisait courir beaucoup de bruit à Weimar.

Goethe veut, comme il l'écrit dans ses lettres, redevenir un être humain, il veut de nouveau vivre pour la nature et l'art. Il est suffisamment égoïste pour prendre sans permission des vacances de deux ans. À cette époque, il est déjà si bien établi à Weimar qu'il ne court pas de toutes façons le risque de perdre son poste. Le duc Carl August se montre d'ailleurs très compréhensif.

À son retour d'Italie, Carl August libère Goethe de ses fonctions politiques ; il devient directeur du théâtre de Weimar ainsi que le conservateur de diverses collections scientifiques, ce qui tient Goethe bien occupé.

Le voyage de Goethe en Italie est considéré comme la naissance du classicisme allemand. Sa rencontre avec l'art antique est pour Goethe une expérience décisive.



Goethe dans un paysage romain par *J.H.W. Tischbein*

Son enthousiasme pour l'Antiquité à une époque où la Révolution française se prépare peut à première vue paraître anachronique. Mais ce qui se cache derrière cela est typique de la pensée allemande : le

renouvellement de la culture à l'ère moderne doit naître de l'esprit de l'Antiquité. Nous retrouverons cette idée chez Nietzsche aussi.

Le classicisme allemand n'est pas une simple imitation des anciens maîtres, il est lié à la pensée du progrès. L'ancien, la tradition et l'exemplaire ont eux aussi besoin du nouveau et doivent évoluer. Goethe est à la recherche d'une synthèse de l'Antiquité et de l'ère moderne. La « Querelle des anciens et des modernes » n'avait pas encore connu cette dialectique. Nous avons donc affaire à une compréhension dynamique du classicisme. À pousser un instant les choses à l'extrême on peut dire que la Grèce véritable, cet ultime accomplissement humain, reste pour Goethe à être encore inventée. Il se sent investi d'une sorte de mission culturelle.

C'est exactement dans cet ordre d'idées que Goethe et l'autre grand classique allemand, Friedrich Schiller, ont tenté d'œuvrer à Weimar. Ils travaillent à l'éducation esthétique et morale de l'homme.



Buste de Friedrich von Schiller (1759-1805)

La « beauté » joue un rôle si important dans cette conception du classicisme. D'abord, la « beauté » ne doit pas être comprise dans son sens superficiel. Pour Goethe, la « beauté » est la plus haute présence, elle est immédiate et constitue une forme de vie puissante. La « beauté » est un principe vital, elle accentue l'existence de l'homme, elle stimule et ancre l'homme en son for intérieur. On comprend donc l'importance de la rencontre entre le célèbre personnage de Goethe, Faust, et l'antique Hélène. Car Hélène est l'essence même de la beauté.

Le but du classicisme allemand est de permettre à l'homme de pleinement s'accomplir. Le classicisme tente d'unir les idéaux de la raison et de la clarté de l'*Aufklärung* aux idéaux de naturel, de vie et d'intuition du *Sturm und Drang*. Le classicisme veut harmoniser, réconcilier les sphères séparées dans lesquelles nous pensons et

existons. Il s'agit donc de la réconciliation d'antagonismes tels qu'individu et société, liberté et nécessité, tradition et progrès, art et nature, intellect et sensualité.

Cette union réussie apparaît plus particulièrement dans les *Élégies*, que Goethe composa à son retour de Rome. En raison de leur caractère érotique, les *Élégies* firent sensation au moment de leur publication en 1795 et soulevèrent en même temps de violentes critiques. On se scandalisait de la nudité impudique que chantaient les poèmes. Mais c'est précisément la sensualité naïve et l'homme qui réfléchit et qui apprend peu à peu que Goethe loue dans ces poèmes.

La plus connue des *Élégies* est la cinquième. Elle est l'expression accomplie de l'intensité du plaisir de l'amour et des arts.

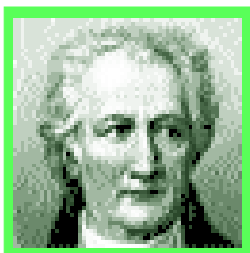
La voici :

Sur le sol classique, je me sens joyeux et inspiré. Le présent, le passé me tiennent un langage plus clair et plus séduisant. Je prends un plaisir toujours croissant à feuilleter au long des jours, d'une main assidue, les œuvres des Anciens. Mais l'Amour au cours des nuits m'impose d'autres travaux : j'y gagne de n'être instruit qu'à demi, mais doublement heureux. Et n'est-ce pas m'instruire que de suivre les contours d'un sein charmant, de promener ma main sur les rondeurs des hanches ? Alors seulement je comprends les marbres ; je réfléchis et je compare ; des yeux, je palpe les reliefs, de la main, je vois les contours. La bien-aimée me dérobe, il est vrai, quelques heures du jour, mais elle me donne en revanche les heures de la nuit. Et puis, on ne s'embrasse pas toujours, on échange aussi des paroles sensées. Quand elle cède au sommeil, couché près d'elle je suis le cours de mes pensées. Souvent aussi j'ai dans ses bras composé des poèmes, et, sur son épaule, j'ai scandé d'un doigt léger les rythmes de l'hexamètre.

La tragédie de Goethe, *Faust*, est une des œuvres les plus significatives de la littérature internationale. Les interprétations et les commentaires qui lui ont été consacrés remplissent des bibliothèques entières.

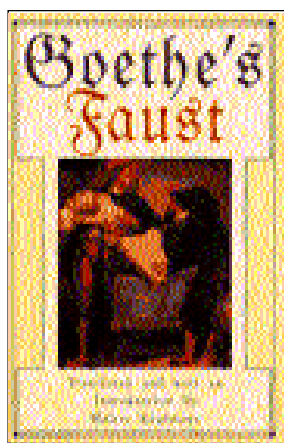
Goethe a travaillé pendant soixante ans à son *Faust*, donc en fait toute sa vie. On ne peut pas l'assigner au classicisme allemand car Goethe a commencé à concevoir Faust lors de sa période *Sturm und Drang* et a terminé la deuxième partie du drame un an seulement avant sa mort.

Faust est un savant qui a étudié toutes les sciences imaginables mais qui cependant demeure insatisfait de ses études. Le rationalisme aride n'éteint pas sa soif de connaissance. Il conclut un pacte avec le diable, Méphistophélès, qui, en retour, s'engage à lui faire découvrir le monde. Méphistophélès a parié avec Dieu qu'il réussira à s'appropriier l'âme de Faust.



Au cours des dernières années de sa vie, Goethe considérait *Faust* comme son œuvre principale. Cette pièce est en quelque sorte la somme de toute sa production. Il a pu rassembler dans *Faust* ses étonnantes connaissances dans une variété de domaines du savoir. En ce sens, *Faust* est une œuvre encyclopédique.

Faust n'est pas un drame au sens traditionnel, c'est un cycle de scènes qui se font le miroir des expériences de Faust dans le monde, une tentative de mettre en scène le monde dans sa totalité.



Nous rencontrons dans la deuxième partie de la pièce un monde de fantaisie et de symboles, qui se démarque audacieusement et demeure sans équivalent au sein de l'histoire européenne du drame.

L'action se déroule à plusieurs époques et dans plusieurs mondes. Il y a de nombreuses allusions faites à des mythes, à l'Histoire, à des événements d'actualité, comme la construction de canaux. On y trouve enfin des réflexions sur la littérature et la peinture, la société et l'État.

Le tout est rendu dans une richesse inouïe de styles et de formes. Parce que le prologue a lieu au ciel et que le drame se termine au ciel, le monde de Faust est placé sous le signe de l'éternel et de l'absolu.

L'essence de l'homme, comme le montre le drame, réside dans la recherche. La stabilité de l'homme se situe dans la progression continue. Toutefois, le chemin de l'homme en quête n'est pas continu et mène inévitablement à l'égarement. Le drame n'est pas seulement une légitimation de la quête humaine. Ce n'est certainement pas par hasard que Goethe a choisi le personnage historique de Faust qui évolue à l'époque charnière entre le Moyen Âge et l'ère moderne.

Faust est l'homme moderne qui, inconditionnellement, au mépris de toute autorité et avec pour appui nul autre que lui-même, cherche ce qui retient le monde dans ce qu'il a de plus intime, provoquant ainsi bien des malheurs même si en fait il aspire au bien.

On pourrait dire que *Faust* est la tragédie même de l'expérience humaine. Il y a là une vision sombre de l'évolution de l'humanité. Mais Goethe ne moralise pas, il ne fait que représenter la réalité sans illusion, tout en affirmant la vie.

GOETHE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

La Révolution française est d'abord reçue positivement par les intellectuels allemands. Peut-être même plus qu'ailleurs en Europe.

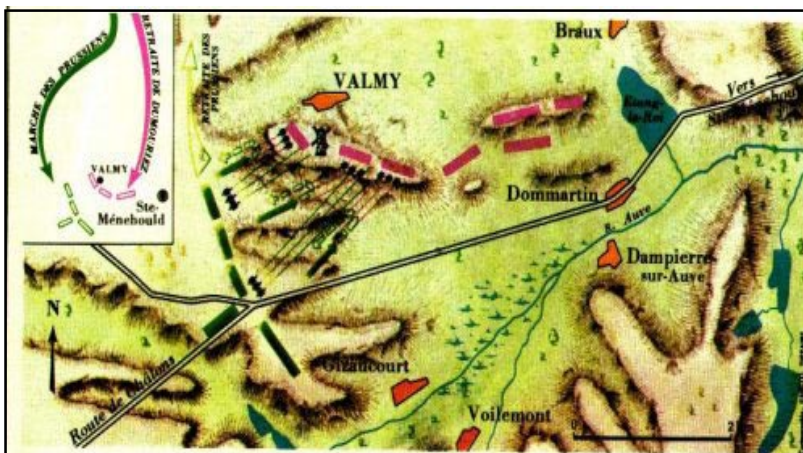
On voit la Révolution comme un triomphe de la mise en pratique des idées des Lumières. Mais le régime de terreur provoque bientôt une révision de l'évaluation des événements révolutionnaires. L'enthousiasme tourne rapidement à la déception et même à une âpre hostilité.

La position de Goethe devant cet événement historique n'est pas d'un seul tenant.

Commençons par la bataille de Valmy en 1792. Les révolutionnaires profondément divisés entre eux ne font front commun qu'à cette occasion pour défendre la Révolution contre les envahisseurs prussiens et autrichiens. Et la Révolution, comme nous le savons, reste triomphante.

Cette victoire à Valmy occupe une place importante dans la conscience historique et la fierté nationale des Français. Il y a, à Valmy, un monument commémorant le succès du général Kellermann. On a

immortalisé au dos du monument un mot de Goethe qui participa à la bataille de Valmy à titre d'observateur. N'est-ce pas un peu une ironie de l'Histoire que les Français citent les paroles d'un adversaire pour



La bataille de Valmy

immortaliser leur victoire ? Car Goethe *volens nolens* faisait partie du camp austro-prussien, le duc Carl August l'ayant obligé à prendre part à la campagne militaire.

L'inscription à Valmy est tirée de la *Campagne de France* de Goethe. Voici son commentaire au complet :

Ainsi s'était passé cette journée. Les Français n'avaient pas bougé. Kellermann seul était allé occuper une position moins incommode. On retira nos gens du feu, et ce fut comme si rien ne s'était passé. La plus grande consternation se répandit dans l'armée. Le matin encore, on ne parlait que d'embrocher et de manger les Français en bloc. Moi-même j'avais été attiré dans cette dangereuse aventure par la confiance absolue que m'inspiraient notre armée et le duc de Brunswick. Or, maintenant, chacun s'en allait, marchant devant lui rêveur, on évitait de se regarder, et quand les yeux se croisaient, on se répandait en jurements et en malédictions. À la nuit tombante, le hasard avait réuni un cercle au centre duquel on ne put même pas, comme d'habitude, allumer un feu. La plupart restaient silencieux, quelques-uns causaient, mais, à vrai dire, personne n'était en état de réfléchir ni de porter un jugement. Enfin, on me demanda de dire ce que je pensais de tout cela, car il m'était souvent arrivé d'égayer et de reconforter la compagnie par de brèves sentences. Cette fois, je dis : « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque de l'histoire du monde, et vous pourrez dire : J'y étais.

« De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque de l'histoire du monde ». Cette phrase semble témoigner d'un enthousiasme inouï pour la nouvelle époque qui s'annonce. Pourtant Goethe ne partageait pas cet enthousiasme. Il l'a senti mais il ne l'a pas partagé. Il a certainement saisi l'importance de cet événement historique. Nous ne savons pas si ces paroles datent vraiment de 1792, car il a écrit la *Campagne de France* trente ans plus tard.



*Christiane Vulpius qui fut d'abord la maîtresse de Goethe en 1788, puis sa femme en 1806.
Pastel de F. Bury, 1800.*

Quoi qu'il en en soit, Goethe s'est opposé dès ses débuts à la Révolution, ce qui ne signifie toutefois pas qu'il était partisan de l'Ancien Régime. Il voyait les racines du mal révolutionnaire dans la décadence des aristocrates dirigeants. Il a clairement dénoncé la corruption de la cour française, de l'aristocratie et du clergé. L'implication de la reine dans un scandale de grande envergure dévoilé quatre ans avant la Révolution l'a ébranlé.

Goethe considère tout ceci d'un point de vue moral. En tout cas, il ne perçoit pas de conflit de classes. À son avis, la Révolution est la

conséquence des fautes d'un gouvernement qui n'avait pas été suffisamment juste et attentif pour entreprendre les réformes qui s'imposaient.

Goethe justifie sa position dans les *Conversations avec Eckermann* :



Goethe à 77 ans
Pastel de Ludwig Sebbers

Je ne pouvais pas être un ami de la Révolution française [...] car ses horreurs m'étaient trop proches et me révoltaient chaque jour, à chaque heure, tandis que ses conséquences bienfaisantes restaient encore imprévisibles. Il ne pouvait non plus m'être indifférent que l'on cherchât à provoquer artificiellement en Allemagne de pareilles scènes qui étaient causées en France par une grande nécessité. Toutefois je n'étais pas davantage un ami de l'arbitraire despotique. J'étais aussi parfaitement convaincu qu'aucune grande révolution n'est jamais la faute du peuple, mais bien celle du gouvernement. Les révolutions sont absolument impossibles lorsque les gouvernements, sans cesse justes et vigilants, les

préviennent par des réformes opportunes et ne résistent pas jusqu'au moment où le nécessaire est obtenu de force par une révolte venue d'en bas.

Goethe refuse donc le renversement violent du pouvoir mais saisit la nécessité de changements. Le credo politique de Goethe serait « réforme plutôt que révolution ». De par son tempérament, Goethe rejette tout ce qui est abrupt et violent. Il est en faveur de changements obtenus au gré d'un lent processus historique.

On entrevoit dans sa pensée historique le Goethe des sciences naturelles qui croit à l'évolution mais pas aux sauts brusques dans la nature. Sa compréhension du monde repose sur l'idée de la lente succession des époques.

Dans la *Campagne de France*, pendant de longs passages, Goethe ne parle pas du tout des événements historiques mais de son étude de la nature. Il semble être plus préoccupé par la minéralogie et la théorie des couleurs que par la politique internationale. Il ne cache nullement son désintéret pour toute l'affaire dans les lettres qu'il écrit pendant la

campagne. Ainsi il écrit à un ami, qu'il se sent « comme un spectateur oisif, pas plus intéressé à la mort des pécheurs aristocrates qu'à celle des pécheurs démocrates ».

D'autre part, Goethe a tenté plus tôt que tout autre écrivain allemand de se prononcer littérairement sur les événements révolutionnaires français ou la « nouvelle époque », comme il disait.

La première entreprise de ce genre sont les épigrammes que Goethe a rédigées à Venise. En 1790, Goethe se rend une seconde fois en Italie avec son propre fiacre. La mère du duc de Weimar, Anna Amalia, voulait le rencontrer à Venise, mais elle est retardée de six semaines. C'est pendant ce temps que Goethe écrit les *Épigrammes* dans lesquelles il exprime sa méfiance à l'endroit de la Révolution ; il ne manque cependant pas de faire une critique irrévérencieuse de la société aristocratique. En voici quelques exemples :

Tous les apôtres de liberté me furent toujours odieux : chacun ne cherchait au fond que l'arbitraire pour soi. Veux-tu délivrer le peuple ? Ose le servir. Veux-tu savoir combien cela est dangereux ? Fais-en l'épreuve.

Parle, ne faisons-nous pas bien ? Il nous faut tromper la populace. Vois comme elle se montre inepte, comme elle se montre farouche !

Ineptes et farouches sont tous les ignorants trompés : soyez seulement honnêtes, et vous amènerez la populace à l'humanité.

Les grands ont parlé longtemps la langue des Français ; ils estimaient peu l'homme à qui elle n'était pas familière ; maintenant tout le peuple ravi bégaye la langue des Francs : hommes puissants, ne vous fâchez pas, ce qui arrive, vous l'avez désiré.

Ce dernier épigramme fait allusion au fait que les cours princières allemandes avaient toujours tenté d'imiter la France. Bien que selon les règles du classicisme, la poésie doit se retrancher de la politique, Goethe a toujours indirectement pris position par rapport à la Révolution française.

Hermann et Dorothée dont l'histoire se déroule pendant les remous de la Révolution, est, après *Werther*, son œuvre épique la plus populaire.

Chose comique, Goethe se fit payer ses honoraires en vin français, ce qu'il ne faudrait pas interpréter cependant comme un geste politique de sa part.

GOETHE, LE DERNIER GÉNIE UNIVERSEL ?

On peut dire que Goethe, comme bien d'autres intellectuels allemands de son époque, considère nécessaire d'apprendre à l'homme ces valeurs fondamentales que sont la liberté, l'égalité et la fraternité.

Il faut d'abord que l'individu devienne bon, pour que la société et toutes ses institutions suivent par la suite : voilà ce qui forme le cœur du



Portrait de Goethe par H. Kolbe, c. 1822-26, Goethe Museum Dusseldorf

programme politique du classicisme. Il est néanmoins certain que Goethe ne veut pas du *statu quo*. Il essaie de faire le trait d'union entre les aspects extrêmes de la Révolution et la préservation figée de l'ancien.

Pour en revenir à la *Campagne de France*, notons que Goethe met ses souvenirs par écrit en 1822, à un moment où il n'est plus aussi simple et évident de défendre la Révolution française sans réserves. Goethe tente tout de même d'être équitable pour les deux partis. Et si l'on garde à l'esprit qu'il est au service de la cour de Weimar, son commentaire nous apparaît alors étonnamment objectif. Plusieurs de ses critiques de l'aristocratie font preuve de courage et de sincérité. Goethe n'était certainement pas vendu aux princes. Pas plus qu'il n'était partisan. Pour Goethe, partisanerie et poésie s'excluent mutuellement. Plusieurs appellent cela un point de vue olympien alors que d'autres parlent d'évasion de la réalité.

Warum schon sie denn?
 Ist nicht Thüre da und Thor?
 Können sie getroffen sein
 Würden wohl empfangen sein
 Goethe 1828

Vers la fin de la *Campagne de France*, Goethe fournit une explication presque programmatique de cette attitude :

Au reste, on peut, à ce sujet, faire la remarque que, dans toutes les grandes crises politiques, les spectateurs qui s'en trouvent le mieux sont ceux qui prennent parti. Ce qui leur est favorable, ils s'en emparent avec joie ; ce qui leur est défavorable, ils l'ignorent, l'écartent ou le font tourner à leur avantage. Mais le poète, qui, par sa nature, doit être et demeurer impartial, s'efforce de comprendre la situation des deux partis en lutte, et quand la conciliation devient impossible, il lui faut se résigner à donner aux conflits une issue tragique. Et de quels cycles de tragédies n'étions-nous pas menacés par la fureur des convulsions qui secouaient le monde.

Vers la fin de sa vie, un groupe de jeunes écrivains fait fureur en Allemagne. On appelle ce groupe « Junges Deutschland » (*Jeune Allemagne*). Ces écrivains se montrent critiques devant la position de Goethe. Ils exigent de la littérature qu'elle s'engage politiquement et socialement. Le plus connu de ces auteurs est Heinrich Heine. Il proclame la fin de l'art autonome, tel que Goethe et les classiques l'ont célébré. En dépit de cette réserve, Heine et ses camarades tiennent sans l'ombre d'un doute Goethe pour un génie.

JÜRGEN HEIZMANN

Goethe im World Wide Web

http://www.pir.shuttle.de/pir/goethms/goethe_1.htm

Johann Wolfgang von Goethe

http://www.gullstrand.landskrona.se/sprk_sek/tyska/goethe.htm

Wolfgang Goethe (1797) LA FIANCEE DE
CORINTHE

<http://rafale.worldnet.net/~a-anton/goethe.html>

La Dôle - Johann Wolfgang von Goethe (1779)

<http://www.unil.ch/acvs/F/x13.html>

Goethe,

la fatalité poétique par Marie-Anne Lescourret

<http://www.lexpress.presse.fr/livres/livres/goethefatal.htm>

Retour à la ligne du temps

